

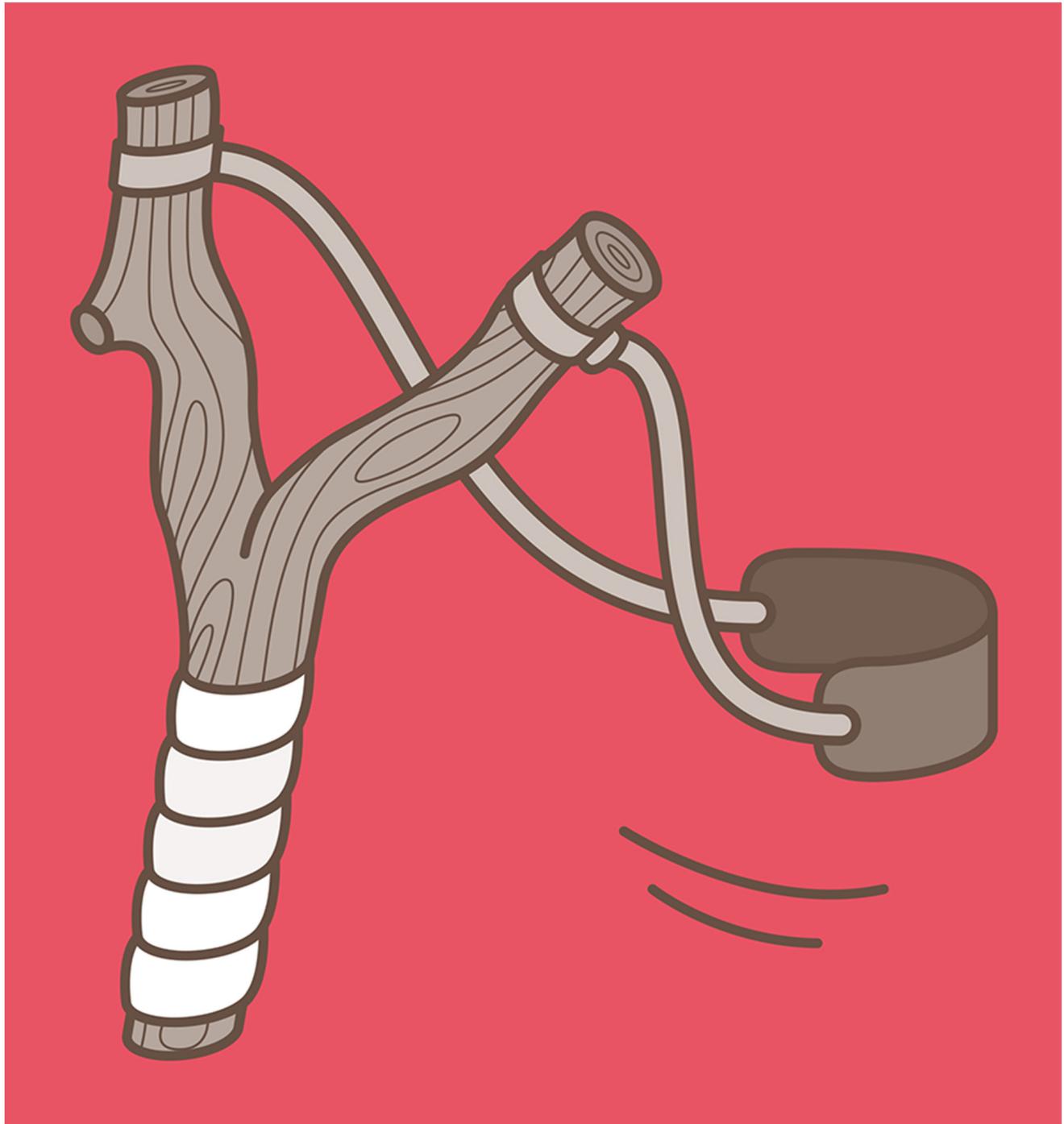
maison des arts
— centre d'art
contemporain
de malakoff —

105, avenue
du 12 février 1934
92240 malakoff

ouverture
mercredi au vendredi
12h à 18h
samedi et dimanche
14h à 18h

renseignements
maisondesarts.
malakoff.fr
01 47 35 96 94
entrée libre

ville de Malakoff 



voyage d'un animal sans mesure Edi Dubien

21 septembre - 19 novembre 2017

vernissage
jeudi 21 septembre à 18h

finissage / rencontre avec l'artiste
dimanche 19 novembre à 15h

présentation

La maison des arts centre d'art contemporain de Malakoff présente *Voyage d'un animal sans mesure*, première exposition personnelle consacrée à l'artiste Edi Dubien dans un centre d'art contemporain, du 21 septembre au 19 novembre 2017.

Pour l'exposition, l'artiste a pensé une vingtaine de peintures, installations et dessins, réalisés comme pour chacun de ses projets, comme un tout, un ensemble particulier, qui raconte un passage d'une histoire artistique et intime. Les œuvres d'Edi Dubien sont peuplées de symboles et de figures issus de son passé, de son enfance, tantôt présences inquiétantes, tantôt totems bienfaiteurs. Dans son univers, les innocents, les animaux, les enfants, maltraités et mal-aimés, font surface, existent et résistent devant nous. *L'animal sans mesure* est un être libre, un esprit sans limite, qui trouve dans la nature un imaginaire immense et salvateur.

En février 2017, dans le cadre de l'exposition *HERstory - des archives à l'heure des postféminismes*, au cours d'un entretien filmé au centre d'art, Edi Dubien a témoigné de son histoire, de son enfance difficile, ainsi que de sa transition. Sa vidéo diffusée sur Youtube*, comme un acte de résistance, compte aujourd'hui plus de 2000 vues. Edi Dubien est né une première fois en 1963 à Issy-les-Moulineaux et officiellement une seconde fois après le jugement rendu le 23 Juin 2014, qui modifie son état civil, après une longue reconstruction et bataille pour enfin être reconnu, et exister dans la société, en tant qu'homme. Dans son travail, Edi Dubien parle de son propre accomplissement, mais également celui du monde, des désastres, des réussites et des possibilités.

Un univers fait d'amour, d'oppositions, d'enfance, de chaos planétaire et de projections positives pour sauver le monde ou nous-même.

Les titres des expositions d'Edi Dubien sont souvent révélateurs :

Il présente en 2011, « I love you Edi » à la villa du Lavoir, à Paris ; en 2013, « Lettre d'amour à moi-même » à la Villa Gabriel et en 2014, « répare-moi » de nouveau à la Villa du Lavoir ; en 2015, son travail fait partie de l'exposition « Genre humain » organisée par Claude Lévêque au Palais Jacques Cœur de Bourges. En avril 2016, il présente « Je n'ai plus peur de toi » à Paris ; en octobre 2016, il projette ses dessins sur la façade d'un hôtel particulier à Versailles, intitulé « Parler les fenêtres ouvertes ». En avril 2017, il présente à la Librairie Mazarine, à Paris, une exposition personnelle intitulée « Oscillation », avec des dessins et des peintures sur papier, où il est question de temps analytique, de rêves, de projections, de désirs, d'esprits et de souhaits.

* vidéo de Edi Dubien sur youtube :
<https://www.youtube.com/watch?v=RzBrlUmTSFI>

texte de Julie Crenn

« *If you ever get close to a human
And human behavior
Be ready, be ready to get confused
And me and my hereafter
There's definitely, definitely, definitely no logic
To human behavior* »
Björk – «Human Behaviour» (*Debut*, 1993)

Les paroles de la chanson de Björk examinent le comportement humain du point de vue de l'Autre, celui de l'animal, du végétal, du minéral et de toutes autres manifestations du Vivant. *Si vous vous approchez d'un humain, soyez prêts à la confusion, il n'y a définitivement aucune logique.* Ce manque de logique, cette inclinaison à la confusion, au trouble, à la dérive, à la transformation, au mouvement, constituent les fondements de l'œuvre d'Edi Dubien. À travers ses peintures, dessins et installations, il nous livre sans concession son histoire : celui d'un individu qui a dû apprendre à apprivoiser son histoire, à se battre contre son corps et contre la société. Edi Dubien est né dans un corps à réparer et à reconstruire. *Les extensions sont la matérialisation de la conscience d'un être envers son corps, la réalité du corps c'est la conscience*¹. Son œuvre accompagne son parcours, son histoire, pour en exprimer et en manifester la grande violence, mais aussi la détermination, le courage, la résistance et la beauté.

L'artiste s'est peu à peu construit un univers où le Vivant, dans son ensemble, est mis en relation. La nature y est envisagée sans hiérarchie, sans catégorie, sans domination entre les êtres. Donna Haraway écrit : « *Dans le pays légendaire appelé "Occident", la nature, aussi imprévisibles et contradictoires que puissent être ses manifestations, est depuis très longtemps l'opérateur clef des discours fondateurs. La nature est ce qui met en valeur la culture. C'est la zone de contraintes, de ce qui est donné, de la matière comme ressource ; la nature est la matière brute nécessaire pour l'action humaine, le champ de l'imposition du choix et le corollaire de l'esprit. La nature a également servi de modèle pour l'action humaine ; ou agir de manière non naturelle n'est en général pas considéré comme une chose saine, morale, légale, ni comme une bonne idée.* »²

La nature traverse et nourrit un imaginaire et une histoire dont l'artiste explore chaque étape. Se refusant à la traditionnelle opposition nature/culture, il s'inscrit pleinement dans le Vivant, au cœur d'un écosystème en perpétuelle évolution, d'un territoire en construction où la fixité des êtres et des choses est impossible. En ce sens, l'artiste fouille sans relâche le moment de l'enfance, les prémices du corps, de sa structuration et de sa performance. Si de manière traditionnelle, l'enfance est déterminée comme un moment idéal où l'innocence et l'insouciance sont reines, l'artiste échappe aux lieux communs en y injectant le trouble, la cruauté, la mélancolie, la peur et les fragilités. *Enfant je n'avais pas le droit de pleurer, pleurer c'est la liberté et le départ de la rébellion.* À l'image des dessins d'Henri Darger ou bien des céramiques de Françoise Pétrovitch, ses œuvres attestent d'un moment marqué par une dichotomie extrême où la férocité rencontre la poésie, l'innocence dialogue avec la violence. La vie et la mort s'y entrecroisent sans cesse, elles bataillent, se moquent, se mordent, s'embrassent et s'entrechoquent.

L'artiste convoque des ressorts poétiques, métaphoriques et symboliques pour traduire la violence et la complexité de son expérience personnelle. En échos aux œuvres de Frida Kahlo, d'Elke Krystufek, d'Ins A. Kromminga ou encore Grayson Perry, Edi Dubien formule une œuvre autobiographique dont la portée et l'engagement posent la question de la résistance où le politique (collectif) rejoint inévitablement le personnel (intime). L'autoportrait joue donc un rôle moteur au sein d'une cosmogonie où le récit du réel est combiné à une dimension étrange, surréelle et poétique. Ainsi, la chevelure du jeune garçon devient le motif surmontant un espace de projection où le visage de l'artiste est substitué à des scènes, des paysages, des symboles (une barque, une échelle, un arbre, un crâne, un costume d'homme, une maison), des jouets ou des animaux. Le visage absent laisse place à un imaginaire dense au sein duquel l'artiste se protège, se dévoile, se construit et se définit. Le visage absent est aussi un espace où la fuite et l'échappée sont rendues possibles. Par là, il revisite et réinvente le récit de son enfance en représentant les étapes et les épreuves de son point de vue, celui d'un petit garçon étranger en son corps, victime d'une histoire déterminée par la violence. *Au bout de mon doigt l'on peut trouver une pierre, un arbre, une possibilité d'exister.*

L'entrelacement de la Nature et de l'enfance implique une réflexion sur le temps. Le refus de la fixité, du pouvoir et de l'autorité est éminemment présent dans ses choix stylistiques et ses gestes. Les images et les objets sont mus par la recherche et le mouvement. Les sujets échappent à une représentation pleine et révolue. Edi Dubien emploie des gestes arrêtés, rapides, brusques, il travaille les blancs, les réserves, les coulures. Tout ici est inachevé. Son style est mû par une énergie vitale, un besoin de vitesse, de renouvellement, de transformation. Conjointement à la vitalité de ses gestes, les sujets engagent une dualité où le temps, matière ambiguë, oscille entre la vie et la mort. L'artiste travaille ainsi la vanité, sujet classique et intemporel, posant la question de l'existence même. Les œuvres manifestent une violence : les corps sont fragmentés, inachevés, hybridés, fantomatiques. La notion du monstre est mise en lumière : celui ou celle qui se montre, qui fait part de son altérité, de sa différence, de son existence. Edi Dubien fouille la monstruosité strate par strate, de ses entrailles jusqu'au costume. De nombreuses œuvres traduisent le fait d'être un étranger à soi-même, la sortie et l'intolérance à soi et aux autres. Le monstre, la violence, les gestes brutaux, les relations convulsives entre les êtres proviennent de son histoire traumatisée. L'enfance d'Edi Dubien est marquée par la maltraitance, le harcèlement, les insultes, la honte et la peur. Le monstre n'est pas seulement « celui qui se montre », mais aussi celui qui ne protège pas, celui qui a ouvert des plaies indélébiles que l'artiste a du patiemment apprendre à soigner et à cicatrifier. *Les actes dévastateurs des biens pensants, le merveilleux est sous couvert de monstruosité. Les corps se défont douloureusement de liquides ou de matières superflues.* L'évacuation est brutale, les corps vomissent, crachent, éructent des fluides qui émanent des différents membres et orifices. Les larmes figurées par des coulures d'un bleu profond donnent naissance à un lac, l'amorce d'un océan et d'un nouveau paysage. De la bouche du jeune garçon jaillit un liquide violemment projeté vers la gueule d'un chien ou vers un crâne humain.

Ces fluides (ou végétaux) informent de la difficulté de communiquer avec l'Autre, ils constituent également des liens entre les êtres, entre les vivants et les morts, entre le passé et le présent.

La réflexion sur l'altérité et l'étranger l'amène à donner une représentation à la métamorphose, à la transformation, à la cohabitation des êtres et des paysages. « L'intrus m'expose excessivement. Il m'extrude, il m'exporte, il m'exproprie. »³ L'artiste doit reconquérir son propre corps : le définir, l'identifier, le réparer et le libérer. Un travail qui s'opère par le biais d'un apprivoisement de la figure animale qui est extrêmement présente dans son œuvre. Nous y rencontrons de manière récurrente des oiseaux, des chevaux, des chiens, des lièvres, les alter-ego de l'artiste. *Il y a toujours une échappée dans mon travail, une échappée comme les fonds blancs, parfois je ferme les passages, je ne fais qu'un avec l'espace qui m'entoure.* La quête de soi passe par l'identification, la transposition et la comparaison. Edi Dubien inscrit son corps dans ce travail d'observation et de compréhension du Vivant. Un territoire mouvant au sein duquel les corps mutent et s'hybrident : le tronc d'un arbre devient peu à peu la patte velue et griffue d'un chien ; un éléphanteau s'extrait d'une forme s'apparentant à un membre humain ou une pierre ; un rocher pointu est associé à un corps de chien. Dans le sillage d'œuvres comme celles de Javier Perez, Kiki Smith ou Giuseppe Penone, le Vivant est envisagé dans son ensemble : humain, végétal, animal, minéral, etc. Edi Dubien donne une représentation, une image sensible et physique à ce lien puissant qui unit les organismes vivants. Une mise en relation à la fois fascinante et troublante qui remet en cause l'anthropocentrisme. Tristan Garcia écrit : « On peut bien faire l'éloge des frontières, cet éloge sonne creux : lorsque la question devient de tracer concrètement ces frontières, il n'y a plus aucun fondement pour placer sous notre trait politique une ligne déjà inscrite dans l'espace naturel et social. Au terme du lent processus de décomposition de nos catégories classificatoires, aucune ligne inscrite dans la nature des choses n'est assez nette pour permettre de fonder absolument nos représentations : tout déborde, tout semble trop flou, dégradé, nuancé. Même la frontière de notre humanité n'est plus assurée. »⁴

Edi Dubien s'empare de l'image du fleuve pour parler de sa vie, de son corps et de son œuvre. Le fleuve est un élément naturel en mouvement, une course, un écosystème fluide, imprévisible, violent et rassurant. Un territoire dont la finitude est indéterminable, un corps qui performe à l'infini. En ce sens, la question du genre en tant que construction performative trouve un miroir pertinent avec son approche du Vivant. À travers ses peintures, dessins et installations, l'artiste met en formes et en images son histoire, son expérience, son corps. Au-delà de la dimension à la fois autobiographique et introspective, il traite de problématiques insuffisamment inscrites dans un imaginaire collectif encore trop formaté par les normes, les codes et les mesures. Edi Dubien nous livre les affres et les méandres de son histoire intime. Chacune de ses œuvres présente un corps qui traverse le temps. Un corps meurtri, fragmenté, augmenté, hybridé, violenté. Un corps muni d'une béquille, une longue branche d'arbre grâce à laquelle il prend appui. Un corps qui se tient debout. Un corps sans mesure, sans limites qui n'en finit pas de résister.

¹ Avec ses mots, Edi Dubien s'est glissé dans le texte.

² Haraway, Donna. «La seconde sœur-Oncomouse™ (1997)», in HACHE, Émilie. *Écologie politique, cosmos, communautés, milieux.* Paris : Editions Amsterdam, 2012.

³ Nancy, Jean-Luc. *L'Intrus.* Paris : Galilée, 2000, p.42.

⁴ Garcia, Tristan. *Nous.* Paris : Grasset, 2017, p.185



Edi Dubien « Voyage d'un animal sans mesure »
2017
peinture sur toile
226X180 cm



Edi Dubien « Passage »
2017
peinture sur toile
162 x 130 cm



Edi Dubien « Branches guerrières »
2017
peinture sur toile
40 x 50 cm

informations pratiques



métro



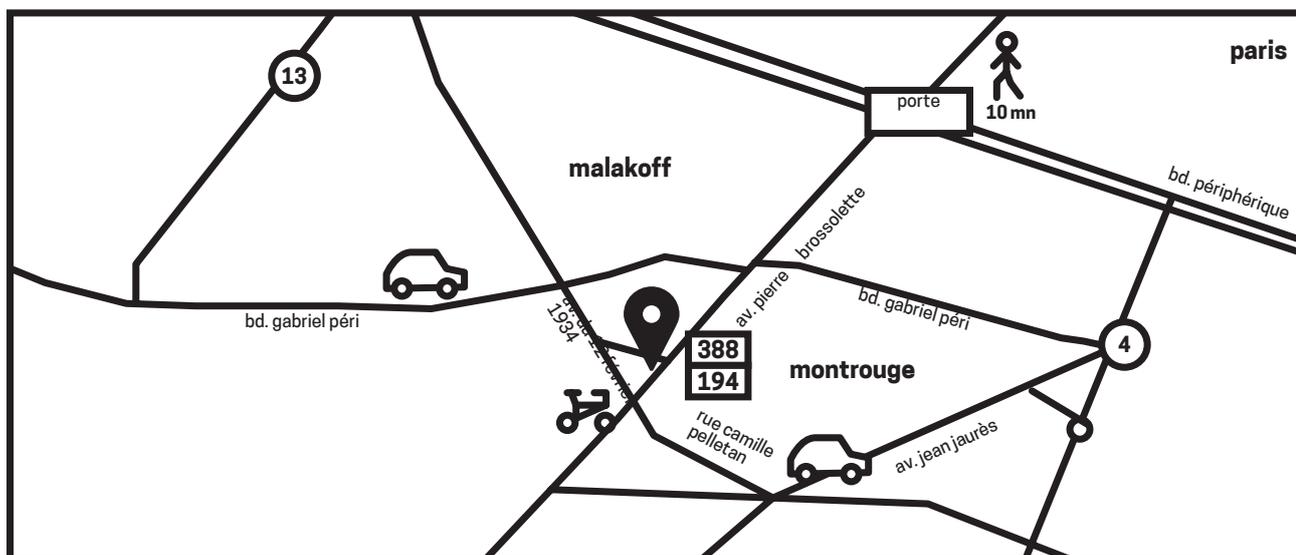
bus



autolib'



vélib'



accès

105, avenue du 12 février 1934
92240 Malakoff

métro ligne 13

Station Malakoff - Plateau de Vanves, puis direction centre-ville.

métro ligne 4

Mairie de Montrouge

voiture

Sortie Porte de Châtillon, puis avenue Pierre Brossolette

vélib'

Station n°22404, avenue Pierre Brossolette

autolib'

Station Malakoff/Gabriel Péri/120 ou Montrouge/Jean Jaurès/ 51

contacts

direction
aude cartier

publics
et production
olivier richard

communication
et édition
juliette giovannoni

médiation
et hors les murs
elsa gregorio

maisondesarts@ville-malakoff.fr
maisondesarts.malakoff.fr
01 47 35 96 94

partenaires

La maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff bénéficie du soutien de la DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil départemental des Hauts-de-Seine et du Conseil Général d'Île-de-France. La maison des arts centre d'art contemporain de Malakoff fait partie du réseau TRAM.

